

Un conte de notre temps *L'homme sans passé.* Aki Kaurismäki

Jacques Kermabon

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2002). Compte rendu de [Un conte de notre temps / *L'homme sans passé.* Aki Kaurismäki]. *24 images*, (112-113), 29–29.

Un conte de notre temps

PAR JACQUES KERMABON

L'HOMME SANS PASSÉ ■ Aki Kaurismäki

Qui n'a jamais rêvé un jour de faire table rase de son passé, de renaître à une nouvelle existence, vierge de tout, délesté de sa vie antérieure, débarrassé de l'usure de la répétition? Quiproquos à gogo, figure du *Candide*, satire des conventions sociales sont autant de motifs liés au ressort dramatique — ou plus précisément comique — de l'amnésique, personnage passablement usé par un siècle de cinéma. Aki Kaurismäki ne nie pas frayer en terrains déjà balisés, il s'en amuse même: celui qui a recueilli l'homme sans passé tente de l'assommer en prétendant avoir vu dans un film qu'on pouvait, à la faveur d'un nouveau choc, recouvrer la mémoire. Loin pour autant de se complaire dans un catalogue de citations ou un quelconque second degré, à l'image du héros vierge de conventions, d'*a priori*, le réalisateur finlandais atteint, avec sa facture inimitable, l'émotion d'un plaisir direct qu'on aurait pu croire définitivement perdu.

L'homme sans passé est un conte, un conte de notre temps. Il commence un soir, dans un parc non loin de la gare d'Helsinki, par une scène d'ultraviolence, quand, débarquant de sa province, notre homme se fait dépouiller et est laissé pour mort par trois voyous après avoir été roué de coups. Quand, plus tard, on le retrouve à l'hôpital, bandé comme l'homme invisible, il est relié à un moniteur sur lequel une ligne régulièrement ponctuée de sursauts apparaît comme la seule trace tangible de sa survie. Cela ne dure guère, au petit matin, la ligne devenue plate, les autorités médicales déclarent l'inconnu mort. À peine sont-elles sorties de la chambre que le mort se redresse, droit comme un *i*.

Il réapparaît, échoué au bord de l'eau, à deux pas d'un port désaffecté. Repéré par des enfants aux visages d'anges, il est recueilli par leur famille miséreuse, figures pittoresques et généreuses d'un quart-monde, qui ont fait leur nid en aménageant des conteneurs abandonnés. Des conteneurs détournés en maison mobile, un lit, un réchaud et un juke-box, un vigile accom-



Kati Outinen et Markku Peltola. L'ironie donne le ton du film, digne autant qu'irrésistible.

pagné d'un corniaud inoffensif, la soupe de l'Armée du salut une fois par semaine, des rengaines populaires, quelques bières pour bavarder suffisent à Kaurismäki pour planter son décor, celui d'une humanité livrée à l'essentiel. Nulle compassion, l'ironie, art dans lequel il est passé maître, donne le ton du film, digne autant qu'irrésistible. Il est comme ces personnes au bord du désespoir, qui vous épargnent la chape de chagrin qui les accable par un trait d'humour.

On rit beaucoup en regardant *L'homme sans passé*, grâce en particulier à la façon dont Kaurismäki fait surgir surprise, émotion et finalement pointe de vérité avec un art consommé de l'antithèse drolatique: la jeune femme de l'Armée du salut qui, impassible, écoute du rock avant de s'endormir dans sa chambre sinistre; notre héros faisant pousser cinq pommes de terre et parlant comme un exploitant agricole; le vigile intimant l'ordre d'attaquer à son petit chien inoffensif, qu'il a prénommé Hannibal... Kaurismäki arrive même à nous émouvoir en brossant une relation d'amour tendre entre le héros et une permanente de l'Armée du salut.

Tissant ainsi une trame de microparadoxes, le film ne fait pas que brouiller les pistes, il suggère aussi qu'un autre monde est possible, digne, solidaire et pétri d'humanisme. En cela il constitue tout à la fois un précieux antidote et un réjouissant pied de nez aux rigidités sociales, à l'étalage de la

consommation, à l'arrogance de l'argent, à l'abus de pouvoir de tous ceux qui en détiennent: banques, fonctionnaires pointilleux et autres directeurs du personnel. Comment résister à la jubilation qui s'empare de nous quand l'avocat envoyé par l'Armée du salut, affligé d'un défaut de prononciation qui, un moment, nous ferait douter de son efficacité, bataille pied à pied, article de loi par article de loi, contre le policier qui fait tout pour garder le héros du film derrière les barreaux?

Une question subsiste, à chacun d'y répondre selon son humeur. Cette humanité que le héros découvre, simple et généreuse, solidaire et tranquille, où des mendiants se lèvent ensemble pour faire fuir des voyous, où une patronne de bistrot nourrit un crève-la-faim, où l'amour irradie des êtres les plus frustes, où un chœur de l'Armée du salut entonne du rock-and-roll, cette humanité existe-t-elle quelque part en ce bas monde ou suppose-t-elle un improbable miracle, le pouvoir qu'a un cinéaste de ressusciter un mort, pour que nous puissions l'entrevoir, mais comme un rêve inaccessible? ■

L'HOMME SANS PASSÉ

Finlande-France 2002. Ré. et scé.: Aki Kaurismäki. Ph.: Timo Salminen. Mont.: Timo Linnasalo. Int.: Markku Peltola, Kati Outinen, Juhani Niemelä, Kaija Pakarinen, Sakari Kuosmanen. 97 minutes. Couleur.